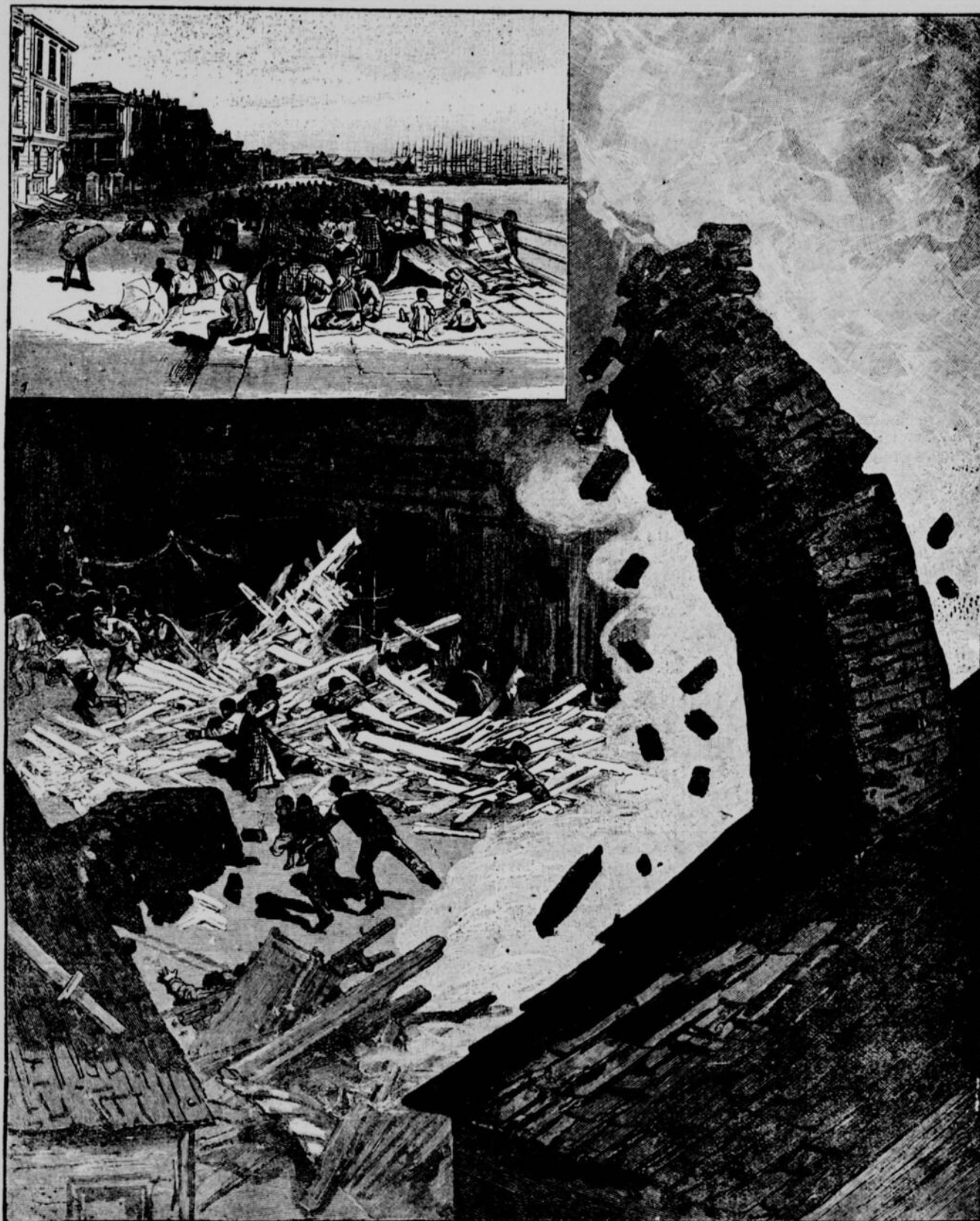


LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 124—Samedi, 18 septembre 1886
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



I. LES CITOYENS SE RÉFUGIENT SUR LA PLACE DE LA BATTERIE
CAROLINE DU SUD.—LE TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE DE CHARLESTON.—LA PREMIÈRE SECOUSSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 septembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Leduc. — Poésie : Le drapeau du 14me, par Rémi Tremblay. — Scène de la vie mexicaine, par Arthur Appau. — Le major Edmond Mallet. — En réponse à Hernance. — Le tremblement de terre. — Curiosités médicales : Peut-on mourir de peur. — Récréations de la famille. — Le code du chasseur. — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : Caroline du sud : Le terrible tremblement de terre de Charleston. — Scènes de désolation. — Colon mexicain mis à mort par une bande de sauvages Apaches. — Portrait du major Mallet. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le lot de \$50.00 a été réclamé par M. Napoléon Hawey, cordonnier, 69, rue Boisseau, Saint-Sauveur, Québec ; la prime de \$25.00 par M. O. Emile Dorais, Banque du Peuple, Trois-Rivières, et celle de \$10.00 par le Dr. G. A. Bourgeois, inspecteur des Postes de Trois-Rivières.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



A charité, s'il vous plaît ?

C'est le lundi que vous entendez le plus souvent cette prière du pauvre, qui s'en va de maison en maison, dans les rues du commerce de Montréal.

Vieillards décrépis, aveugles conduits par des enfants, vieilles femmes au chef branlant, estropiés de tous genres, boiteux, bossus, infirmes, invalides, paralytiques, tous les malheureux, souffreteux, affaiblis, poursuivent leur voyage douloureux demandant de ci, de là, au nom du Dieu de charité, de quoi soutenir la misérable existence qu'ils traînent, sans autre espoir que la mort pour délivrance.

C'est un triste spectacle que celui-là et quoiqu'on fasse on le verra longtemps encore, toujours peut-être.

* * La plupart des maisons de commerce de Montréal et de Québec, ont leur jour de charité. A Montréal, c'est le lundi qui a été adopté comme jour de distribution dans les rues Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-Laurent, Saint-Joseph et Sainte-Catherine.

Le matin, le caissier a l'ordre de disposer de une à deux piastres, que l'on place, en cents, à portée de la main. Chaque pauvre qui entre reçoit l'aumône ; parfois quand cette somme est épuisée et que le défilé de la misère continue, on puise de nouveau à la caisse et on donne jusqu'au soir. Après quoi, le commerçant ferme son cœur et sa bourse ; tant pire pour les malheureux qui n'ont pu venir ce jour-là.

On ne donne que le lundi.

Dans d'autres quartiers c'est le samedi que l'on adopte pour faire l'aumône.

Les autres jours les pauvres diables s'en vont à l'aventure de rue en rue, demandant qui du pain, qui des vieux vêtements. D'aucuns se font des protecteurs qui leur donnent à jour fixe.

De temps à autre les donateurs remarquent qu'un de leurs protégés ne vient plus ; on y pense quelques instants, puis on l'oublie.

Le gueux est mort dans son taudis. C'est pourquoil ne vient plus.

* * * Que fait-on pour les pauvres obligés de mendier ?

Nous, le public, faisons peu, et beaucoup même ne font rien. C'est sur les communautés que retombe presque tout le fardeau de secourir les malheureux.

La meilleure institution qui existe parmi les laïques, est la Société de Saint-Vincent de Paul, qui est admirable de dévouement, mais dont les membres ne sont pas aussi nombreux qu'ils devraient l'être.

Quand à l'Etat, au Conseil-de-Ville, leur concours est presque nul.

Le voyageur sans ressources, le malheureux qui est chassé de son logis, faute d'argent pour payer son loyer, le pauvre enfin qui n'a ni feu, ni lieu, ni sou, ni maille, ni travail, n'a d'autre refuge que la prison.

C'est triste à dire, mais il est encore plus lamentable de voir, tous les hivers, des centaines, des milliers mêmes de pauvres hères ne pouvant trouver d'abri ailleurs que dans les postes de police, où on les traite exactement comme des ivrognes et des voleurs.

Dans les grandes villes d'Europe il existe des refuges, des *Workhouses*, des asiles de nuit ; — chez nous, rien.

Il faut mendier, aller en prison ou mourir.

* * En Egypte, la mendicité n'était permise sous aucun prétexte, et la peine capitale menaçait l'individu qui enfreignait cette loi, mais l'Etat fournissait du travail à tous les hommes valides désœuvrés.

On les employait à des travaux publics, percement de routes, de canaux, construction de monuments, de ports, etc. Pline dit même que les Pyramides ont été élevées par ce moyen.

Si le vieil historien dit vrai, il est assez étrange de voir que, seules parmi tant d'autres merveilles, les œuvres des désœuvrés aient résisté au temps et soient restés les monuments les plus imposants et les plus grandioses de l'antiquité.

Les Hébreux semblent n'avoir pas connu la mendicité.

Chez les Grecs, elle était défendue par les lois les plus sévères.

Ce sont surtout les Romains qui, sous les empereurs, ont le plus connu cette plaie qu'une société bien organisée doit chercher constamment à faire disparaître.

De nos jours, on mendie partout et plus encore dans les grandes villes qu'ailleurs, et on peut dire, je crois, que la mendicité est le produit de la civilisation.

Cependant il faut reconnaître que tous les mendiants ne sont pas dignes de pitié, et c'est en observant les faux mendiants qu'Alphonse Karr a eu raison de dire que si : "la pauvreté est une situation, la mendicité est une profession."

De tout temps on a essayé de se débarrasser de ces parasites.

Voyez ce que dit la vieille ordonnance du roi Jean, rendue en 1350

Pour ce que plusieurs personnes, tant hommes que femmes, se tiennent oisifs parmi la ville de Paris et ne veulent exposer leurs corps à faire aucunes besognes, ainsi truantent les aucuns, et les autres se tiennent en tavernes et bordaux, est ordonné que toutes manières de telles gens oisifs, ou joueurs de dez, ou enchanteurs es rues, ou truands et mendiants ayant mestier ou non, soit hommes ou femmes, qui soient sains de corps et de membres, s'exposent à faire aucunes besognes de labeur en quoi ils puissent gagner leur vie, et vident la ville de Paris de dans, trois jours après le cry.

Et si, après les dits trois jours, ils y sont trouvés oisifs ou jouant aux dez, ou mendiant, ils seront pris et menés en prison et tenus pendant l'espace de quatre jours. Et quand ils auront été délivrés de la dite prison, s'ils sont trouvés oisifs ou s'ils n'ont bien dont ils puissent avoir leur vie, ou s'ils n'ont avec

de personnes suffisant, sans fraude, ils seront mis au pilory, et la tierce fois ils seront signés au front d'un fer chaud et bannis des dits lieux.

Malgré l'ordonnance du roi Jean et les autres, dit un écrivain français, la tradition de la mendicité s'est maintenue à travers les âges. Mendiants : modernes ou truands, leur nombre est énorme et s'accroît. Nous en connaissons un tout près Paris, qui mendie dans la semaine vêtu de loques et qui, le dimanche, met une redingote.

* * * Ne voyons-nous pas la même chose au Canada ?

Qui de vous ne se souvient d'un certain aveugle mendiant, il y a quelques années, non loin d'une de nos principales églises, et qui était propriétaire d'immeubles ?

Ne vous rappelez-vous pas aussi deux chanteurs, l'un manchot, l'autre n'ayant qu'une jambe, se donnant pour des matelots, victimes de la guerre franco-prussienne, et qui, après avoir fait une excellente recette pendant la journée, passaient leur soirée à faire tout autre chose que le bien ?

J'ai connu, il y a dix ou douze ans, un homme bien bâti et solide qui, d'une voix pleurarde, demandait la charité, alors qu'il avait plus de quatre cents piastres en poche.

L'année dernière on voyait souvent un joueur d'orgue, parcourant les rues en moulant des airs idiots, et qui avait une magnifique propriété dans le Nord !

Il existe, à Montréal, des mendiants qui portent des robes de soie le dimanche.

Tous ces gens-là sont des exploités dont nous sommes les victimes, et leur place serait en prison aux travaux forcés.

Malheureusement, ils ont réussi à tromper un prêtre ou un citoyen respectable, et à obtenir le certificat exigé par la loi pour demander la charité.

* * * Ceux-là sont heureux, ils ont une profession lucrative et ils peuvent vivre mieux que bien des avocats et des médecins, car ils ont au moins l'assurance d'avoir du pain sur la planche pour leurs vieux jours.

Mais les autres, ceux qui sont vraiment pauvres pour une cause ou pour une autre, quelle existence, quelle vie !

Ne plus pouvoir compter sur l'espoir et toujours craindre l'avenir. Se coucher tous les soirs sans savoir si demain on mangera.

On doit s'user vite à ce métier, que l'on fait parce que tous les autres sont inabornables ; les forces doivent s'en aller en peu de temps, et la mendicité tue sans nul doute son homme en quelques années.

Ce serait une erreur que de le croire sans faire de restrictions ; si c'est une loi générale qu'un mendiant ne peut vivre bien vieux, elle a des exceptions.

On a jugé, il y a un mois, à Paris, un homme accusé de mendicité, qui, en réponse à la question d'usage : "Quel est votre âge ?" a répondu : "Cent ans."

Oui, cent ans ! et il en a donné la preuve.

Avouez qu'il est lamentable de voir un centenaire mendier. Les mendiants octogénaires ne manquent pas chez nous, et à cet âge vingt ans de plus ne blanchissent guère les cheveux et n'ajoutent pas de rides au front.

* * * Certes, je ne suis pas partisan de la laïcisation de la charité, car je sais bien que jamais une administration ne saura donner avec autant de tact et de délicatesse que le font les Sœurs, mais je voudrais voir les conseils municipaux des grandes villes s'occuper un peu de leurs pauvres.

On a des comités de toutes sortes ayant les noms les plus baroques, et des attributions qui font rêver : Comité des parcs et traverses ; comité de l'Hôtel de Ville ; comité de ci, comité de cela ; sous-comités, sous-sous-comités, comité de présidents de comités, etc., etc., est-ce que je sais !

Il n'y a jamais eu un échevin qui ait pensé à former un comité d'assistance publique, un comité de charité enfin, que l'on baptiserait d'un nom quelconque, mais qui ferait quelque chose pour les pauvres.

Avec un peu d'ordre et de travail et beaucoup

de tact, il serait facile d'avoir une liste complète, quartier par quartier et rue par rue de tous les malheureux de la ville et de leurs besoins.

Une fois ces renseignements obtenus, — et la police pourrait les avoir facilement, — on s'occuperait des moyens propres à soulager ces misères et même à en faire disparaître une partie. —

Mais, n'y pensons pas !

* * * L'âge de ce mendiant dont je vous parlais tout à l'heure me rappelle que je ne vous ai pas encore dit un mot de ce vieillard illustre, Chevreul, dont la France vient de célébrer le centenaire.

La fête du doyen de tous les savants du monde, a été digne du pays qui l'a vu naître.

La liste des sociétés et des collègues qui sont venus féliciter le grand chimiste, remplirait six colonnes du *Monde Illustré*.

Tout ce que la France compte de célébrités dans les lettres, dans les sciences et dans les arts a tenu à honneur d'aller saluer ce vétéran de travail.

Un journal spécial, de seize pages, *Le Centenaire de Chevreul*, a paru ce jour-là ; une représentation organisée en son honneur a eu lieu à l'Opéra ; le roi d'Italie lui a envoyé le cordon de grand croix de l'ordre de la Couronne de fer ; empereurs, rois, souverains de toutes les Puissances lui ont envoyé leurs félicitations.....

C'était splendide !

* * * Les pièces de vers composées en l'honneur de M. Chevreul, pour cet anniversaire, sont nombreuses, mais je ne puis que vous citer les stances de M. Emile Guiard :

Cent ans ! Il a cent ans ! Que la jeunesse en fête
Chante un air de triomphe et porte haut la tête !
Prodiguons-lui palmes et fleurs ;
Que l'exemple nous serve et qu'il nous régénère.
Son siècle est accompli, le voilà centenaire,
Le grand doyen des travailleurs !

Un siècle de travail, de longues découvertes,
N'a pu briser ce chêne aux feuilles toujours vertes,
Qui vit naître et grandir sous lui
Des générations pour la mort déjà mûres ;
Et qui nous couvre encore de ses larges ramures,
Nous, les arbrisseaux d'aujourd'hui.

Ah ! que puisse le Ciel, écoutant ma prière,
La prolonger encore cette longue carrière !
Et, si tout se compte ici-bas,
Pour que ce vieillard vive, ô marâtre Nature,
S'il te faut d'autres morts offertes en pâture,
Que ce vieillard ne meure pas !

Prends les jours de ces gens à la vie inféconde,
Qui ne savent marquer leur passage en ce monde
Que par leur instinct destructeur,
Prends leurs jours consacrés à la haine, à l'envie ;
Prends leurs jours, et fais-en une éternelle vie
Pour les Chevreul et les Pasteur !

Et maintenant, si vous voulez connaître le secret de cette jeunesse de cent ans, de cette force et de cette santé qui distinguent M. Chevreul, si vous désirez savoir ce qu'il a fait pour résoudre ce problème insoluble de ne pas connaître la vieillesse, je vous dirai tout bas qu'il a fait le contraire de ce que nous faisons.

Il n'a jamais bu que de l'eau, s'est toujours couché tôt et s'est levé à l'aube. Les excès lui ont toujours été inconnus.

Ah ! jeunes gens, vous n'aurez jamais cent ans !

Lion Leduc

LE DRAPEAU DU 14^{ME}

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ AU MAJOR EDMOND MALLET

C'était à Cold Harbor. Les chefs des deux armées Allaient conduire au feu leurs troupes décimées Par des combats sanglants où la faulx de la Mort Couchait sur le gazon le faible avec le fort. Nous avions affronté bien souvent la mitraille. La légère escarmouche et la grande bataille, Sans interruption, variaient à loisir Un programme peu fait pour nous laisser moisir Dans cette inaction autrefois si funeste Aux troupes d'Annibal. Les étapes, du reste, Étaient presque toujours trop longues à franchir. Pas le moindre filet d'eau pour nous rafraîchir.

Sous un soleil de plomb, la poussière brûlante Nous étouffait. La nuit, sans dresser notre tente, Nous couchions dans la boue, à la pluie et sans feu. Les plus forts n'étaient pas malades pour si peu, Mais plusieurs en mouraient et les intempéries Venaient prêter main forte au feu des batteries. Bref, chez nous les tableaux de la mortalité Étaient loin d'établir notre longévité.

* *

Donc le trois juin l'an mil-huit cent soixante et quatre, Selon notre habitude, il nous fallut combattre. Ce n'était pas cela qui nous inquiétait Mais notre bataillon seul en avant restait : Notre gauche pliant, la charge meurtrière De l'ennemi l'avait rejetée en arrière Où l'on avait construit de fragiles remparts. Pour nous, environnés, cernés de toutes parts, Nous tirions en avant, du côté des rebelles Qui, restés devant nous, à leur devoir fidèles, S'escrimaient de leur mieux pour nous exterminer. Nous étions dans le bois : comment déterminer Notre nombre ? Pour eux c'était chose impossible. Ils croyaient voir en nous un obstacle invincible. Notre feu bien nourri les tenait en arrêt ; Ils n'osaient s'avancer à travers la forêt, Ne voulant pas combattre une troupe nombreuse. Mais, de leurs compagnons la fougue impétueuse, Culbutant nos amis, nous avait contournés.

* *

Groupe de tirailleurs, au poste abandonnés, Nous restions là pourtant soumis à la consigne Sachant que l'ennemi repoussant notre ligne, Nous avait ensermés dans un cercle de fer. Le bronze mugissait, faisant un bruit d'enfer ; Les boulets en sifflant s'enfonçaient dans le sable ; Des arbres s'abattaient. Ce vacarme effroyable De nos blessés couvrant les cris désespérés Se rapprochait toujours. Nous voyant entourés, Nous nous sentions perdus.

Soudain une estafette Transmis au commandant l'ordre de la retraite. Une heure avant cela, par un autre courrier, Le général avait fait dire à ce guerrier : "Retraitez à l'instant." Mais le courrier, sans doute, Sous les coups des vainqueurs dut succomber en route ; On ne le revit plus. Ainsi le mouvement De recul s'opéra sans notre régiment. Des lignards réguliers c'était le quatorzième : Un brave régiment trempé dans le baptême Du feu dès le début de la guerre. Plus tard, Vingt batailles avaient orné son étendard De nombreux coups de feu reçus dans la mêlée. Ce glorieux chiffon de bannière étoilée Était chez nous l'objet d'un culte bien fervent. Il flottait ce jour-là, caressé par le vent, Et fièrement porté par le sergent Labelle, Lequel malgré le feu d'un peloton rebelle Sut nous le conserver.

Notre porte-drapeau Ne songeait pas du tout à ménager sa peau. Il n'avait pas vingt ans, ce vétéran imberbe, Mais de son sang français il avait rougi l'herbe Des champs virginien bien avant Cold Harbor. On nous avait tué notre dernier major Et notre bataillon, depuis une semaine, Avait pour commandant un simple capitaine : Le brave McGibbon, un héros écloppe, Qui des prisons du Sud, récemment échappé, Nous était revenu plein d'ardeur et d'audace. Il nous dit : "Nous avons des rebelles en face, Tandis que, sur nos flancs, en arrière surtout, On entend crepiter des coups de feu partout. Il nous faut cependant rejoindre notre armée. La route en est peut-être en ce moment fermée. Nous allons déployer et marcher prudemment Afin d'arriver tous dans le retranchement Où le reste du corps combat depuis une heure. Pour tirer il faudrait une raison majeure, Des partis ennemis patrouillent la forêt, (J'admets que, pour ma part, je n'ai nul intérêt À me faire pincer). Si leur ligne d'attaque Se dresse devant nous, il faudra qu'on bivouaque Entre deux feux, comptant qu'un hardi coup de main De nos soldats viendra nous dégager demain, Et, si nous rencontrons une simple patrouille, Laissons-la doucement s'en retourner bredouille, Ne tirons pas un coup, car il ne faudrait pas Avoir tous les maudits rebelles sur les bras.

"Nous aurons, dispersés, une chance plus sûre D'échapper au péril ; mais, à toute aventure, Il faut prévoir le cas où l'on serait surpris. Car notre cher drapeau ne doit pas être pris. Il faut trente soldats pour lui faire une escorte. S'ils sont aussi vaillants que celui qui le porte, Nous pourrions rencontrer cinq cents diables d'enfer Et les renvoyer tous retrouver Lucifer Sans le moindre chiffon, sans la moindre parcelle De ce noble étendard qui dans ses plis recèle Les souvenirs aimés de combats glorieux Et l'emblème des droits légués par nos aïeux.

"Si nous tombions aux mains d'une troupe nombreuse, Capable d'écraser l'escorte valeureuse, Qui m'accompagnera, ne songez pas à moi : Dégagez le drapeau. Je pourrai sans moi Prévoir mon sort fatal, (car ma jambe blessée M'empêche de courir). Heureux à la pensée Que vous aurez encore ce glorieux chiffon, Si l'ennemi me prend, je boirai jusqu'au fond La coupe qu'il réserve aux fugitifs. En somme Pour sauver l'étendard on peut bien perdre un homme D'ailleurs, le régiment saura bien me venger. Mais vous aurez aussi votre part du danger ;

Ce sera la plus belle : il faut bien du courage, Lorsqu'on est prisonnier pour affronter la rage De celui qui vous tient au bout de cent mousquets, Cependant vous fuirez. Les énormes bouquets D'arbres protégeront votre fuite. Sur trente Il en restera vingt avec moi. Qu'une entente S'établisse entre vous : ceux-là qui partiront, Emportant le drapeau, se précipiteront En courant vers l'endroit occupé par nos lignes. Donc, qu'ils sortent des rangs tous ceux qui se croient dignes De réclamer leur part des dangers à courir Et qui, pour le drapeau, n'ont pas peur de mourir "

* *

Il dit, et, dans l'instant trente hommes s'avancèrent ; Sur un ordre du chef, d'autres se dispersèrent ; La garde du drapeau s'élança sur les pas De son chef qui boitait mais qui ne bronchait pas. J'en étais. Nous marchions deux à deux ; le silence N'était interrompu que par le bruit immense Des milliers de canons qui vomissaient la mort. Les arbres se tordaient et craquaient sous l'effort Des boulets, des obus et autres projectiles (Toutes inventions éminemment utiles) Cela grinçait, sifflait, éclatait dans les airs, S'enfonçait dans le bois, s'enfonçait dans les chairs, C'était assourdissant mais, à part ce vacarme, Rien du silence eneor n'avait rompu le charme.

* *

Tout à coup un juron près de nous retentit : "Halte-là ! Rendez-vous ? Et toi, Yanké maudit, Passe-moi ce drapeau," criait un chef rebelle En désignant du doigt notre sergent Labelle. Un regard nous prouva qu'ils étaient cent au moins. Prêts à nous fusiller, attendant néanmoins L'effet que produirait sur nous cette apostrophe. En résistant on eût hâté la catastrophe : Ces Virginien là n'étaient pas patients ; McGibbon le savait ; il nous dit : "Mes enfants, Rendez-vous, il le faut, lutter est impossible ; Si vous restez armés, vous leur servez de cible." Les mousquets de nos mains tombèrent à l'instant : Ils pouvaient nous flamber la tête à bout portant. Nous nous trouvions là trente avec le capitaine. Pourtant, il n'en resta pas plus qu'une vingtaine.

* *

Lorsqu'on avait voulu s'emparer du drapeau, D'un coup de poing Labelle avait fendu la peau D'un grand Virginien, puis avait pris la fuite, Alors dix d'entre nous partirent à sa suite. Cent balles saluaient notre brusque départ ; Nous tuant six soldats : ils dormaient quelque part De leur dernier sommeil. Quant au brave Labelle Il tomba sous le feu de l'escouade rebelle ; Le drapeau qu'il tenait à la main fut criblé Je fus saisi d'horreur, et mon regard troublé Me le fit voir gisant, pâle, ayant rendu l'âme. Or, pour exécuter en tous points le programme Qu'il était à propos de suivre, je songeais À prendre le drapeau mais, comme j'allongeais Le bras pour le saisir, ce fuyard intrepide Reprit en bondissant, cette course rapide Qui devait nous sauver, j'en étais bien certain. Je le suivais de près.

Lorsqu'au fond d'un ravin Nous sortîmes du bois, il faisait déjà sombre. Nos zouzous étaient là. Voyant sortir une ombre, Puis deux, puis trois, puis quatre, ils tirèrent sur nous Sans nous faire aucun mal. "Allons, êtes-vous fous ? Voyez cet étendard, est-ce un drapeau rebelle ?" Leur cria le sergent. Puis ce brave Labelle, S'arrêtant à mi-côte et plantant son drapeau Nous dit : "Ralliez-vous autour de ce lambeau Il est bien mutilé mais on n'a pu l'abattre." Rallies, notre nombre était réduit à quatre : Quatre hommes échappés au feu des ennemis Rapportant l'étendard à leur garde commis.

* *

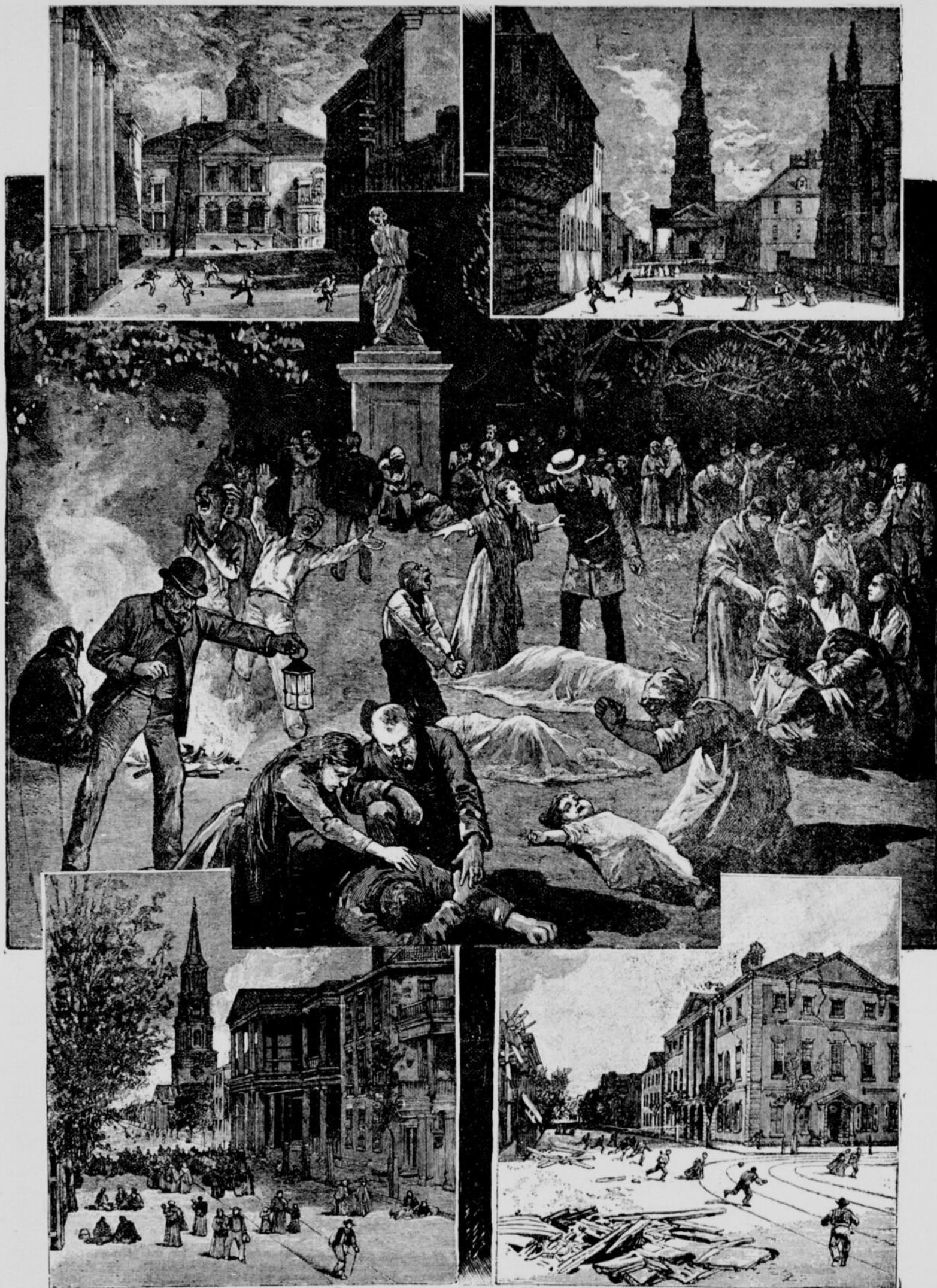
On nous apprit alors qu'à très peu de distance Le brave bataillon dont nous pleurons l'absence, Réduit à cent soldats, faisait le coup de feu. Nous rejoignîmes donc ces braves. Au milieu Du bruit assourdissant de notre artillerie Ils étaient alignés près d'une batterie. Une immense clameur salua le drapeau.

* *

L'adjudant McGibbon brandissait le fourreau De son sabre. Il était frère du capitaine. Il nous avait suivi n'emportant que la gaine De son glaive, resté là-bas dans la forêt. Il pleurait en songeant à son frère et jurait Qu'il ferait payer cher à l'armée ennemie Ce que, dans sa douleur, il traitait d'infamie. L'autre, un Américain, jeune sous-lieutenant, Songeant à notre exploit, était tout rayonnant Quant aux deux Canadiens : le sergent et moi-même, Nous nous flattions d'avoir, en ce péril extrême Agi d'une façon digne de nos aïeux. Si je retrace ici cet exploit glorieux, C'est que je tiens beaucoup à vous faire connaître Le nom de ce héros qu'on oublie peut-être Or, vous ne pouvez pas oublier Cold Harbor : Vous y fûtes blessé, vous en souffrez encore. De contrôler ces faits il vous sera facile, Vous êtes un chercheur, vous êtes francophile, Et, sachant votre goût pour de pareils récits, J'ai voulu vous narrer ces détails inédits.

RÉMI TREMBLAY.

Stoke Centre, 4 septembre 1886.



1. La rue Broad, vis à vis le bureau de Poste.—2. La rue de l'église Saint-Philippe (côté nord).—3. Les citoyens se réfugient dans le parc Washington : Secours aux blessés et aux mourants.—4. La rue Meeting.—5. La rue Court (à gauche se trouve le poste central de police)

CAROLINE DU SUD.—LE TREMBLEMENT DE TERRE DE CHARLESTON.—SCÈNES DE DÉSOLATION

(Pour le Monde Illustré)

SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE

(Suite)

VI

INQUIÉTUDES DE FRANCISCO

RETOURNONS maintenant à nos deux amis, Francisco et Cuchillo, que nous avons quittés pour suivre Maurice.

Les deux Mexicains suivirent longtemps des yeux la haute taille du trappeur qui s'éloignait rapidement. Quand il eut disparu, ils poussèrent un soupir et se placèrent de manière à surveiller toute la prairie.

Francisco, tout en veillant attentivement, se demandait tout bas si le trappeur réussirait. Certes, il ne doutait pas de l'habileté et de la prudence de son ami, mais comment pourrait-il, en s'aventurant dans un pays qu'il ne connaissait pas, éviter les Indiens. Et s'il réussissait, comment pourrait-il arriver jusqu'à Inez, une captive qui, par conséquent, devait être gardée à vue ?

Ses idées changèrent peu à peu de cours ; il voyait Maurice rampant avec précaution dans la prairie ; il approchait, un sourire se jouait sur ses lèvres. Au moment où il levait la tête pour jeter un coup d'œil dans le camp, deux Apaches se précipitaient sur lui et le terrassaient.

Un cri sourd sortit de la poitrine de Francisco, et il regarda autour de lui d'un air hébété. Son regard rencontra Cuchillo qui l'examinait d'un air étonné.

Ces pensées remplissaient son cœur d'une crainte indéfinissable qui lui faisait désirer vivement le retour du Canadien.

Pendant ce temps, la nuit était venue, une nuit sans crépuscule, une vraie nuit des tropiques. Le ciel, d'un bleu profond, était semé d'étoiles sans nombre, dont la lumière scintillante était absorbée par celle plus nette de la lune, à mesure que celle-ci s'avancait dans l'espace. Des bruits sans nom, apportés par la brise, passaient indistincts, se confondant avec le bruissement des feuilles.

Dans la prairie, aucun être n'apparaissait aux yeux de nos aventuriers.

Deux mortelles heures, longues comme des siècles, passèrent sans amener le retour du trappeur.

La situation devenait intolérable, et Francisco ne put y tenir plus longtemps. Son imagination surexcitée lui montrait le Canadien blessé et prisonnier des Apaches, et déjà il se levait pour aller à sa recherche, quand Cuchillo se pencha vers lui et lui souffla à l'oreille :

— Voyez donc, señor, comme les herbes remuent, là-bas.

Je l'ai déjà dit, la lune éclairait toute la prairie et permettait à nos amis de signaler tout danger. A cent pas devant eux, l'herbe était agitée comme dans la journée lorsque le jaguar était apparu.

— Nous sommes découverts, pensa Francisco en saisissant sa carabine qu'il amorça de nouveau. Maurice est pris, et ces chiens veulent nous faire prisonniers aussi ; mais per Dios, ils n'auront que mon cadavre.

Celui qui avait causé l'alarme s'avancait toujours, sans se douter que sa vie fut en danger. C'était bien un homme, mais on ne pouvait voir si c'était un indien, car il rampait avec précaution, s'arrêtant quelquefois pour écouter.

— En voilà un qui va partir pour les prairies bienheureuses, murmura Cuchillo lorsque l'inconnu fut à trente pas ; que Wacondah le reçoive dans son sein.

Au moment où il allait lâcher la détente, une voix bien connue cria :

— Ne tirez pas, corbleu ! c'est moi.

— Maurice ! dit Francisco avec un soupir de soulagement.

— Eh ! oui, c'est moi dit celui-ci en s'asseyant auprès de ses amis.

— Eh bien ?

— Eh bien, Francisco, j'ai vu votre fiancée.

Un flot de sang monta aux joues du jeune homme.

— Conte-nous cela, dit Cuchillo.

— En vous quittant, commença Maurice, je me dirigeai vers ce bouquet d'arbres que vous voyez devant nous. Quand je l'eus atteint, je cherchai à m'orienter. Un hennissement de cheval m'indiqua l'endroit où étaient campés les Indiens. J'avais à peine fait deux cents pas dans cette direction, que je me trouvai en face du camp. Deux pas de plus, et je me trahissais ; heureusement, je m'arrêtai et je regardai. Les guerriers n'étaient pas encore de retour, et il n'y avait au camp que les vieillards et les enfants.

— Au bout d'une demi-heure, comme il commen-

ça nous auront bientôt rejoints et pris. Alors notre sort ne sera pas douteux. Il faut donc trouver un plan pour remédier à notre infériorité.

— Vous avez encore raison, dit Francisco. Vous avez donc trouvé un plan ?

— Oui, j'en ai trouvé un.

— Dites-le alors, dites-le vite.

— Je vous l'expliquerai demain. Pour le moment, laissez-moi dormir un peu, je suis brisé de fatigue.

Francisco se résigna à attendre. Quant au trappeur il dormait déjà ; Cuchillo se coucha à côté de lui, et Francisco prit le premier quart de veille.

VII

LIBRE !

La journée parut horriblement longue à dona Inez.

Elle résolut de passer la journée dans sa tente, ne voulant pas donner l'éveil à ses soupçonneux gardiens ; à mesure que le temps passait elle devenait de plus en plus nerveuse.

— Si j'allais manquer le rendez-vous, pensait-elle, si les Indiens refusaient de me laisser promener ?

Cette pensée la fit frémir, et elle ne voulut pas s'y arrêter.

— Dieu me protégera, ajouta-t-elle.

La journée finit enfin, le soleil disparut à l'horizon, et l'obscurité envahit rapidement la prairie.

— Allons, murmura la jeune fille après une courte prière.

Elle sortit. Son cœur battait bien fort, mais son visage restait calme. Personne ne fit attention à elle ; on connaissait ses habitudes. Elle suivit lentement le chemin qu'elle avait parcouru le soir précédent.

Arrivée au lieu du rendez-vous, elle s'arrêta et son regard inspecta anxieusement tous les coins et recoins de la clairière.

Personne ! il n'y avait personne ! Son cœur se serra et des larmes coulèrent sur ses joues.

Elle appela d'une voix tremblante ; l'écho seul lui répondit. Hélas ! c'était donc vrai, Maurice et ses amis avaient succombés !

A ce moment une clameur s'éleva du côté du camp ; des hurlements féroces faisaient retentir les échos de la solitude.

— Je suis perdue, pensa Inez ; on s'est aperçu de mon absence et on va se mettre à ma poursuite.

Ses jambes se dérobèrent sous elle, ses yeux se fermèrent et elle tomba évanouie sur l'herbe.

Quand elle reprit connaissance, elle était couchée au fond d'un canot, monté par un homme, qui ramait avec ardeur tout en se tenant dans l'ombre projetée par les arbres qui garnissaient les rives.

— Où suis-je donc ? murmura la jeune fille en se soulevant à demi.

— Ne craignez rien, señorita, c'est moi, dit Maurice, qu'on a sans doute reconnu.

— Vous, señor ! Ah ! oui, je me souviens... Mais je ne vois pas vos compagnons, ajouta-t-elle après un court silence.

— Mes amis sont en route pour nous rejoindre, répondit Maurice ; ils ont pris la voie de terre.

— Nommez-moi ces deux braves qui n'ont pas hésité à se joindre à vous, afin que je puisse mettre leur nom et le vôtre dans mes prières.

— Vous les connaissez, señorita ; l'un est Cuchillo, le pion, l'autre est don Francisco Miramon.

— Don Francisco ! s'écria Inez en rougissant.



Colon mexicain mis à mort par une bande de sauvages Apaches.

çait à faire sombre, j'allais me rapprocher du camp lorsque j'entendis derrière moi les hurlements des guerriers qui revenaient de la chasse. Il n'était pas prudent de sortir à présent ; j'attendis. Un moment après l'arrivée des chasseurs, dona Inez sortit de sa tente et se dirigea vers la rivière.

— Bon, dis-je, bonne affaire.

— Je la suivis de loin et, quand elle fut assez éloignée, je m'approchai et je lui parlai.

— Pourquoi ? demanda Francisco ; ne valait-il pas mieux lui laisser ignorer que nous sommes venus à son secours. Maintenant qu'elle sait tout, sa joie peut nous trahir.

— Il le fallait bien ; autrement, comment aurions-nous fait pour nous entendre avec elle sur les moyens à prendre pour favoriser sa fuite ? D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre, Inez ne se trahira pas.

— Ensuite, ensuite, dit Cuchillo.

— Ensuite, je suis revenu ici en faisant un détour pour examiner les abords du camp.

— Quand agirons-nous ? demanda Francisco.

— Demain soir.

— Demain soir, je...

— Vous vous trompez, interrompit Maurice ; vous et Cuchillo ne la verrez qu'après demain.

Francisco le regarda avec surprise.

— Vous comprenez comme moi, mon cher, que si nous enlevons votre fiancée sans mettre les Apaches dans l'impossibilité de nous poursuivre,

Maurice sourit, mais il garda le silence et parut fort occupé à diriger le canot qu'il lança au milieu de la rivière.

—Comment se portait ma mère... et Fabian, quand vous êtes parti ? demanda Inez.

—Sauf la douleur de vous savoir aux mains des Apaches, votre mère était en parfaite santé. Don Fabian a été blessé, peu dangereusement, il est vrai, en vous défendant.

Inez poussa un soupir de soulagement, et, cédant peu à peu à la fatigue, elle s'endormit.

Elle reposait depuis assez longtemps lorsqu'elle fut réveillée par un coup de fusil. Ses regards s'arrêtèrent sur le Canadien qui se baissait pour prendre sa carabine.

—Les Indiens ! dit-elle avec effroi.

—Non, senorita, c'est un signal de nos amis ; nous sommes arrivés.

En même temps, il tira à son tour. Deux autres détonations lui répondirent sur la rive gauche.

—Allons, ils ont réussi, murmura-t-il, en ramant vers la rive.

Au moment où le canot accostait, deux hommes parurent sur la grève.

—Avez-vous réussi ? demandèrent-ils ensemble.

Maurice aida Inez à descendre du canot.

—Inez, chère Inez, vous nous êtes rendue enfin, s'écria l'un d'eux en couvrant de baisers la main que la jeune fille lui abandonna.

—Voyons, Francisco, dit Maurice, modérez-vous, et donnez-nous à manger.

—Vous tombez bien. Cuchillo a lacé un bison, ce matin, et nous sommes en mesure de vous offrir une tranche de venaison.

Maurice et Inez mangèrent avec appétit, et lorsqu'il eût fini, le jeune homme se tourna vers Francisco :

—Les chevaux ?

—Nous en avons quatre qui paissent dans la prairie, à deux pas.

—Alors partons, dit Inez, les Indiens doivent être à notre poursuite, et il ne ferait pas bon de les attendre.

—Oh ! ne craignez rien, répondit Francisco en riant, grâce à notre ami Maurice, ils ne sont pas plus dangereux qu'un troupeau d'antilopes.

—Au fait, dit Maurice, contez-moi cela.

VIII

L'IDÉE DE MAURICE

—Je commence ; mais avant je vais raconter à senorita ce que nous avons fait depuis notre départ du rancho.

—Vous ne savez pas, continua Francisco en s'adressant à Inez, que nous avons poursuivi les Apaches à pied. Cela nous fut d'un grand secours tant que dura la poursuite. Mais après, tout changeait. De chasseur nous devenions gibier, et il importait que nous pussions courir mieux que le chasseur. Cela était difficile, car les Apaches avaient de bons chevaux et nous étions à pied.

—Je ne sais trop comment nous serions sortis de là sans Maurice. D'après lui, il n'y avait qu'un moyen : s'emparer des chevaux qu'il nous fallait et disperser les autres. Rien n'était plus simple, en effet ; mais comment faire ? Notre ami nous expliqua son plan et nous chargea d'en exécuter une partie.

Francisco s'arrêta un instant pour respirer.

—Avant de partir, reprit-il en se tournant vers le trappeur, nous avions fabriqué une dizaine de fagots de mimosas. Grâce à vos indications, nous atteignîmes l'endroit où étaient les chevaux. Nous réussîmes à monter à cheval, et nos lasso capturèrent les deux autres. Pendant que je restais à la garde de ces montures, Cuchillo s'était approché des autres — il y en avait cinq, je crois — et tout en leur parlant doucement, il leur attachait les fagots à la queue. Ce fut bientôt fait ; deux minutes après les chevaux avaient disparus. Quant à nous, nous avions lancé nos montures au galop car nous entendions les Indiens qui arrivaient en hurlant. Nous avons galopé jusqu'au lever du soleil et depuis ce temps les chevaux se reposent.

—A combien estimez-vous la distance que vous avez parcouru ?

—Douze ou quinze lieues environ, répondit Francisco. A votre tour maintenant, Maurice, dites-nous comment vous avez réussi.

—Quand je vous quittai, dit Maurice, j'allai

me placer à l'une des extrémités de la clairière, à deux pas des canots.

—De ce poste, je vis senorita sortir de sa tente qui allait m'attendre au rendez-vous. Tout à coup, j'entendis le galop des chevaux. Les Indiens se levèrent précipitamment et coururent suivis des femmes et des enfants.

—C'est le moment, dis-je, allons.

—Je sortis de ma cachette et j'éventrai cinq canots avec mon hachete. Quant au sixième, le mettre à l'eau, saisir une pagaie et m'éloigner, tout cela fut pour moi l'affaire d'un instant. Quand j'arrivai à l'endroit où je devais rencontrer dona Inez, je ne vis personne, mon cœur se serra.

—Elle croit que nous sommes découverts, pensai-je. J'allais me rembarquer quand j'aperçus un corps étendu sur le sol, c'était senorita. Je la transportai dans le canot où elle reprit connaissance. Ensuite, j'ai ramé jusqu'ici sans avoir rencontré les Indiens.

—Maintenant que nous avons mangé et causé, continua-t-il, à cheval et partons.

On amena les chevaux, et après avoir fait une espèce de selle avec le zarape et le lasso de Cuchillo pour Inez, la petite troupe partit au galop.

IX

RETOUR

Une semaine après ces événements, trois cavaliers et une femme couverts de poussière descendaient au galop la route escarpée qui mène au rancho del Sause.

Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre.

—Frappe, commanda un cavalier à un de ses compagnons.

Celui-ci obéit. Un aboiement sonore lui répondit, puis une voix, jeune et bien timbrée, se fit entendre.

—La paix, Diamant. Dominguez, ouvrez cette porte.

Un moment après la porte s'ouvrit, et un jeune homme s'avança en disant :

—Caballeros, soyez les bien.....

—Eh bien, qu'as-tu donc ? demanda un des cavaliers, en le voyant s'arrêter et pâlir.

—Francisco, Maurice, Cuchillo, balbutia le jeune homme.

—Et moi, frère, dit une voix douce à son oreille, tu m'oublies donc !

—Ciel, Inez ! s'écria Fabian.

—Oui, c'est moi, mon bon Fabian, répondit la jeune fille en se jetant dans les bras de son frère.

Au bout d'un instant, la jeune fille se dégagea et dit d'une voix émue :

—Et notre mère ?

—Je vais la préparer à vous recevoir, dit vivement Fabian.

—Inutile, mon cher, répondit Francisco, voici Joséfa qui vient nous chercher.

En effet, dona Luisa avait vu les voyageurs et les avait reconnus, on pouvait entrer maintenant.

Nos amis suivirent Joséfa.

Il est des scènes qu'il faut renoncer à peindre. Aussi, l'on ne saurait décrire les transports de dona Luisa et de sa fille.

Pendant ce temps-là, Fabian se faisait raconter par Francisco les principaux incidents du voyage.

—Ah ! mon cher Maurice, dit-il quand son ami eut terminé, comment pourrions-nous nous acquitter envers vous ?

—Accordez-moi votre amitié, et je vous tiendrai quitte. Cependant, reprit le Canadien, si vous voulez me faire plaisir, accordez-moi la liberté de Cuchillo.

—Mon amitié, vous l'aviez déjà, répondit Fabian. Puisque vous me le demandez, je vous accorde la liberté de Cuchillo et je lui donne en outre deux onces d'or pour l'aider à s'équiper.

—Caballeros, dit dona Luisa, soyez bénis pour le dévouement dont vous avez fait preuve. Francisco, ajouta-t-elle, je ne connais qu'un moyen de vous récompenser. Demain nous commencerons les démarches nécessaires pour vous unir à celle que vous avez sauvée.

—Vous me comblez, senora, répondit Francisco en lançant un regard brûlant à Inez, qui devint rouge comme une grenade en fleur.

—Quand à vous, senor, continua la vieille dame

en s'adressant à Maurice, je n'ai que mon amitié et ma reconnaissance à vous offrir.

—Et c'est là tout ce que je demande, répondit Maurice en s'inclinant. Je me contente d'avoir prouvé la vérité de ces paroles : " Un bienfait n'est jamais perdu. "

ARTHUR APPEAU.

FIN.

LE MAJOR EDMOND MALLET

Nous avons aujourd'hui le plaisir de présenter à nos lecteurs le portrait et la biographie d'un compatriote qui, par sa bravoure chevaleresque, s'est distingué sur le champ d'honneur, dans vingt-deux des plus sanglantes batailles, durant la dernière guerre de sécession. C'est un des nôtres qui a prouvé, une fois de plus, que les Canadiens-Français sont toujours demeurés attachés à la Foi, et à la langue de leurs ancêtres, que leur sang n'a pas dégénéré et qu'il coule dans leurs veines aussi pur, aussi vivace qu'aux jours où nos ancêtres laissaient la vieille Normandie pour jeter les bases d'une colonie, en Amérique.

Nous voulons parler du Major Edmond Mallet, de Washington, D. C., notre populaire compatriote et concitoyen qui a été choisi l'année dernière à l'unanimité pour présider le grand Congrès National de Rutland.

Le major Mallet, dont la famille est originaire de Bretagne, est né à Montréal, le 17 novembre 1842. En 1849, sa famille alla s'établir à Oswego. En 1861, lors de la guerre de sécession, il s'engagea, arriva rapidement au grade de sous-lieutenant, puis d'adjudant et devint major à la fin de la guerre.



A la bataille de Cold Harbor, en Virginie, le 1, 2 et 3 juin 1864, le 81ème fut placé au premier rang. Pendant la première journée, M. Mallet eut son cheval tué sous lui, et le troisième jour, pendant une charge à la baïonnette contre les fortifications de l'ennemi, il fut grièvement blessé par une balle qui lui atteignit les intestins.

Après la guerre, M. Mallet continua ses études de droit que la guerre avait interrompues, puis il accepta une place de commis au trésor, à Washington. Plus tard, il fut agent spécial des sauvages à Puget Sound, mais le climat le força à donner sa démission et il revint au Trésor.

Le major Mallet est le fondateur de l'Institut littéraire Carroll. Il est président général de l'Alliance Saint-Jean-Baptiste, qui comprend tous les Etats de l'Union Américaine.

Il prend part à tous les mouvements qui ont pour but, le bien et la gloire du nom Canadien. Il est avant tout catholique, et ami dévoué des écoles paroissiales et de la presse canadienne.

■ Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : " Les Deux Sœurs. " L'abonnement est strictement payable d'avance. ■

EN RÉPONSE A HERMANCE

ES vers qui précèdent votre *simple mot* ou plutôt le commencement, résumant justement ma pensée, aimable Hermance, et je suis heureuse de l'avouer, il existe entre nos sentiments une ressemblance quelque peu frappante. Toutefois, je n'ai pas l'audacieuse prétention de croire que je puisse m'exprimer aussi délicatement, aussi harmonieusement que vous le faites, et si naturellement; cependant, tout ce que vous alléguiez mon cœur le ressent, et je continuerais avec raison en appuyant votre thèse que

"Quand l'amitié me tend la main
"Je romps avec toutes mes craintes,
"N'attendant plus du lendemain
"L'amour, ses tourments et ses feintes."

Voici comment il arrive que, sous l'étreinte chère de votre main, je sens mon cœur se dilater à un tel point, que les mots me manquent pour décrire mes pensées.

J'ai ouï dire une fois à un jeune orateur, auquel on demandait d'adresser la parole à une nombreuse assemblée: "Messieurs, quand on me demande de parler en public, et que je n'y suis pas préparé (sans dire), j'ouvre ma poitrine et, mettant mon cœur à découvert, je le laisse dire ce qu'il ressent." Eh! bien, je vous assure que cette fois il s'en tira mieux que je ne pourrais le faire; qu'importe, je vais essayer la même chose aujourd'hui, et vous me saurez gré de ma bonne volonté, n'est-ce pas?

Hermance, vous me demandez qui je suis? Dois-je le dire? C'est mon secret! Jamais je n'ai voulu découvrir mon nom, mais je vous ferai le portait fidèle de Marguerita: Blonde (dans toute son acception), passant un peu la vingtaine. Jugez maintenant si mes mots sont vrais.

Élevée sur les rives enchantées du majestueux fleuve Saint-Laurent, respirant chaque jour l'air embaumé de la campagne, l'une des plus belles du Bas-Canada. J'aime les fleurs, je m'enivre de leurs parfums; j'adore vos écrits, Hermance, je les lis et relis à l'envi, cherchant comme l'abeille industrieuse, à en extraire le suc exquis de la douceur qui en découle, pour en tirer profit. Il est d'usage, chez nous, de ne rien laisser perdre.

En vérité, ma bonne amie (vous m'avez déjà donné ce doux nom), il existe chez les femmes une certaine analogie d'idées que nul n'a pu décrire, et qui, cependant, à sa raison d'être.

C'est ainsi que vous lire m'a suffi pour vous comprendre, au point qu'il me semble vous connaître.

La générosité de votre accueil est le fait d'un grand cœur. Vous attachez beaucoup d'importance à la douce sympathie, et moi, ce mot est l'âme de ma vie; si, avec la gracieuse bienvenue de monsieur le rédacteur, il m'est encore permis de tracer quelques lignes ici, je vous esquisserai du mieux que je le puis ce que j'y trouve de véritable bonheur. Dites, qu'en pensez-vous?

Merci mille fois, Hermance, de votre avis de l'autre jour. Me demander de donner de mon affection à quelqu'un, c'est me faire un suprême plaisir. Mon cœur ne cherche qu'à s'épancher, et mon bonheur est de faire celui de mes semblables. Oui, Angeline et Ninette, désormais vous êtes mes amies, et si vous êtes heureuses je le serai aussi. Ne gardez pas rancune à Marguerita.

* *

REINE.—A vous s'applique le dicton anglais. Votre réponse est *short and sweet*. J'en ferai mon profit, elle est très expressive. Merci.

MARGUERITA.

La vie ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages.—MME DE KRUDNER.

N'imaginons jamais que les hommes sont trop bons, de peur d'avoir ensuite à les trouver trop mauvais.—SAINT-BEUVE.

Ne croyez pas qu'en abaissant les autres par vos discours vous vous releviez vous-même. Quand on monte sur des cadavres, on ne se grandit pas pour longtemps, et l'on s'enfonce bientôt dans la boue.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

DEPUIS la catastrophe de mardi dernier, plusieurs nouvelles secousses de tremblement de terre, légère il est vrai, ont été ressenties à divers intervalles à Charleston et aux environs. Malgré cela la population commençait à se rassurer, et plusieurs des personnes qui campaient dans les rues et sur les places publiques s'étaient hasardées à rentrer chez elles; mais à la suite de la nouvelle secousse qui s'est fait sentir vendredi soir, vers onze heures, sur toute la côte de l'Atlantique, depuis Jacksonville jusqu'à Washington, une nouvelle panique s'est produite à Charleston, dont les habitants sont littéralement affolés. Les personnes qui s'étaient décidées à rentrer chez elles, en sont sorties en toute hâte, se précipitant dans les rues, où elles ont passé la nuit en proie à une terreur continuelle et dans l'attente de quelque effroyable cataclysme. Bien que pendant la secousse de vendredi soir, une personne, une femme, ait été tuée, il n'y a pas eu de nouveaux dégâts matériels importants. Deux maisons se sont écroulées, mais elle avaient été déjà à moitié démolies par la secousse de mardi. De plus une partie de la corniche de l'hôtel Charleston s'est effondrée.

L'effet n'en a pas été moins désastreux au point de vue moral, car la secousse avait été accompagnée d'un bruit sourd et prolongé vraiment effrayant. Tous ceux qui peuvent quitter la ville s'en vont en toute hâte, tandis que les autres n'osent pas encore s'aventurer à retourner dans leurs demeures. La terreur et la consternation des habitants a encore été augmentée hier matin par le bruit qui s'est répandu parmi eux qu'une pluie de gravier et de petits cailloux s'était abattue sur une partie de la ville, notamment dans le voisinage des bureaux du journal le *News and Courier*. La ville présentait hier un aspect lamentable. La population était complètement démoralisée et le bruit d'une porte fermée par un courant d'air suffisait pour faire déguerpir tous les locataires de la maison.

Le tremblement de terre n'a eu aucun effet sur le havre et le port de Charleston. Les sondages qui ont été faits ont prouvé que la surface du sol, au-dessous de l'eau, n'avait aucunement été bouleversé comme on l'avait craint d'abord.

Après Charleston, c'est à Savannah et à Augusta (Georgie) que la secousse de vendredi soir paraît avoir été la plus violente. A Savannah même plusieurs légères vibrations ont été ressenties depuis, notamment dans les bureaux et les ateliers du *Morning News*, qui se trouvent à l'étage le plus élevé du plus haut bâtiment de la ville. Lors de la secousse de vendredi soir, les typographes du *Morning News* se sont tous sauvés dans la rue; mais ils sont retournés reprendre leur ouvrage quelques instants après. L'inquiétude est plus grande encore à Augusta (Georgie) où les affaires étaient presque complètement suspendues hier et où les habitants n'ont pour ainsi dire pas dormi depuis le 31 août.

Le tremblement de terre de mardi dernier est le plus fort qui se soit jamais produit aux Etats-Unis; c'est également celui qui s'est fait sentir sur la plus grande étendue du territoire. Il a été précédé pendant plusieurs jours de quelques légères vibrations dans les Carolines et de quelques secousses plus prononcées à Charleston le 27 et le 28 août. La grande secousse qui a causé tant de dégâts à Charleston, semble avoir commencé dans le centre de la Caroline du Nord le 31 août, 9 h. 50 m. du soir. De là, les secousses se sont propagées dans toutes les directions, avec une rapidité variant de 25 à 65 milles à la minute et se sont fait sentir sur une étendue de 900,000 milles carrés, comprenant 28 Etats, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux grands lacs et au sud de la Nouvelle-Angleterre, d'une part, et de l'autre, des côtes de l'Atlantique jusqu'au centre de la vallée du Mississippi. Dans les Carolines, la secousse a été accompagnée par quelques éboulements de terrain et le sol s'est crevassé en plusieurs endroits. On a déjà reçu de divers points plus de cent rapports sur le tremblement de terre au bureau central du service des signaux à Washington, et, lorsque tous les rapports seront arrivés, on dressera une carte indiquant les points d'origine de la secousse et son intensité dans les différents endroits où elle s'est fait sentir.

CURIOSITÉS MÉDICALES.

PEUT-ON MOURIR DE PEUR?

PEUT-ON mourir de peur? se demande le journal médical anglais *The Lancet*, à propos du cas tout récent d'une jeune femme de Keating. L'affirmative ne semble pas douteuse, au moins dans le cas en question. Cette jeune femme, voulant en finir avec la vie, avait avalé une certaine quantité de poudre insecticide, après quoi elle s'était étendue sur son lit, où elle fut trouvée morte au bout de quelques heures. Il y eut enquête et autopsie. L'analyse de la poudre trouvée dans l'estomac et qui n'avait même pas digérée, démontra que cette poudre était absolument inoffensive par elle-même, au moins pour un être humain. Et pourtant la jeune femme était bel et bien morte. Les médecins chargés de l'affaire estiment que le sujet, doué d'une imagination exaltée et d'un tempérament éminemment nerveux, a dû mourir par syncope, sous le coup de la violente émotion consécutive à l'absorption de la poudre supposée mortelle.

The Lancet rapproche de ce cas tout récent deux exemples de cruelles mystification où la mort survint également sous le coup d'une profonde terreur.

Le premier est le cas classique d'un condamné anglais du siècle dernier livré à des médecins pour servir à une expérience psychologique, dont la mort fut le résultat. Ce malheureux avait été solidement attaché à une table avec de fortes courroies; on lui avait bandé les yeux, puis on lui avait annoncé qu'il allait être saigné au cou et qu'on le laisserait couler son sang jusqu'à épuisement complet, après quoi une piqure insignifiante fut pratiquée à son épiderme avec la pointe d'une aiguille et un syphon déposé près de sa tête, de manière à faire couler sur son cou un filet d'eau qui tombait sans interruption, avec un bruit léger, dans un bassin placé à terre. Au bout de six minutes, le supplicié, convaincu qu'il avait dû perdre au moins sept ou huit pintes de sang, mourut de peur.

Le second exemple est celui d'un portier de collège qui s'était attiré la haine des élèves soumis à sa surveillance. Quelques-uns de ces jeunes gens s'emparèrent de sa personne, l'enfermèrent dans une chambre obscure et procédèrent devant lui à un simulacre d'enquête et de jugement. On récapitula tous ses crimes, on conclut que la mort seule pouvait les expier, et que cette peine serait appliquée par décapitation. En conséquence, on alla chercher une hache et un billot, qu'on déposa au milieu de la salle; on annonça au condamné qu'il avait trois minutes pour se repentir de ses fautes et faire sa paix avec le ciel; enfin, les trois minutes écoulées, on lui banda les yeux et on le força d'agenouiller, le cou découvert, devant le billot, après quoi les tortionnaires lui donnèrent un grand coup de serviette mouillée et lui dirent, en riant, de se relever.

A leur extrême surprise, l'homme ne bougea pas. On le secoua, on lui tâta le pouls. Il était mort. Mort de peur, évidemment, sous l'influence de la terrible épreuve à laquelle il venait d'être soumis.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 224.—LOGOGRIPE

Si l'on est mon Premier,
L'esprit ni la finesse
Ne vous font estimer.
Devenu mon Dernier,
La langue, la faiblesse
Ne vous font dédaigner.

No 225.—PROVERBE-DEVINETTE

Mettre à la place des X les mots propres à reconstituer un proverbe connu.

XXXX on XXXX pour imprimer la XXXXXXXX à cet enfant, plus il semble XXX sa XXXXXXXX augmenter

No 226.—CHARADE

Mon Premier est en fer lorsqu'il n'est pas en grès;
Tout subit de mon Deux la marche et le progrès;
Gras ou maigre mon Tout a pour moi mille attrait.

SOLUTIONS:

No 222.—Le point sur l'i.

No 223.

BLANC.

1 P 4e F R

2 F 2e F

3 F pr. P. échec et mat.

2 F 2e F

3 D 8e T ou ou D pr. P. échec et mat.

NOIRS.

1 P 3e C

2 ?

Si: 1 R 1er T

2 F ou P jone

ONT DEVINÉ:

Laurentine Dufresne, Ottawa; S. Dupuis, Montréal.

Rendre une volaille tendre.—Les Français ont une manière de rendre tendre dans le rôtissage une vieille volaille, qui vaut la peine de s'imiter. On doit l'assaisonner et l'attacher dans deux épaisseurs de papier mou, blanc ou légèrement brun, et la mettre dans le fourneau une demi-heure plus tôt qu'il faut pour la faire cuire. Elle cuira lentement avec de la farine quand on enlève le papier après une demi-heure de cuisson, la volaille sortira du fourneau d'un beau brun et sera facilement découpée.

LE CODE DU CHASSEUR

Voici quel doit être le code du parfait chasseur :

Sans rechiner tu sauteras
De ton lit matinalement.
Dans les champs tu t'échineras,
Jusqu'au soir inclusivement.
Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.
L'œuvre de mort n'accompliras
Que dans des rêves seulement.
Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats même ment.
Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.
Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément.
Ton fusil tu déchargeras
En revenant soigneusement.
Vers huit heures tu rentreras
Anéanti complètement
Et jamais ne rapporteras
Qu'un moineau mort d'isolement.

CHOSSES ET AUTRES

—Durant le cours de cette année 70,000 personnes sont mortes du choléra en Corée.

—Un grand nombre de chrétiens ont été massacrés en Chine depuis quelque temps.

—Les vendanges en Californie vont donner, cette année, 25,000,000 de gallons de vin, soit 10,000,000 de gallons de plus qu'en 1885.

—Une femme coquette ressemble à l'ombre qui vous accompagne ; si vous courez après elle, elle vous fuit ; si vous fuyez, elle vous suit.

—Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Russe se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se tue, un Français espère.

—La récolte du blé en Autriche et Hongrie est de 6,000,000 d'hectolitres de moins que l'année dernière.

—L'Allemagne produit 73,000 pianos annuellement, l'Angleterre en fait 45,000, les Etats-Unis 42,000, et la France 20,000.

—L'Orégon paie une prime de 2 cents pour chaque écureuil tué, et un homme s'est récemment présenté au bureau du trésor avec 125,000 queues de ces petits animaux.

—Une manufacture d'allumettes d'Akron (Ohio) peut faire 57 millions d'allumettes par jour quand elle est en pleine activité.

—Le prix du blé en Angleterre est environ 18 cents meilleur marché le boisseau qu'il n'a été depuis cent vingt-cinq ans.

—Un homme de l'île du Prince-Edouard possède un cheval qui a perdu un œil dont la place inoccupée lui sert de voie respiratoire.

—Un Canadien-Français du nom de Roch Bienvenu, après avoir passé 14 mois aux Etats-Unis s'en est retourné au Canada et a déclaré, en pleine Cour de Justice, se nommer *Welcome*. Quelle sottise !

—Pour donner à la mousse une belle coloration verte, il suffit, après l'avoir fait sécher, de la plonger pendant quelques minutes dans de la teinture d'indigo.

—Ceux qui ont éprouvé des douleurs d'oreilles savent quelles souffrances atroces elle font endurer. On parvient rapidement à se procurer un calme par l'application sur l'oreille d'un petit sachet de grains d'avoine très chaud. On renouvelle les sachets lorsqu'ils sont refroidis.

—Une machine pour cueillir les framboises a été inventée par un citoyen de Yates, N. Y. Elle consiste en une longue poche faite de drap attachée à une charpente légère. La poche est portée d'arbres en arbres, et un grand crochet à la main l'opérateur attire chaque framboisier au-dessus de ce plateau, tandis qu'avec l'autre main il frappe légèrement dessus avec une palette pour faire tomber le fruit.

MADEMOISELLE J. CHAMPAGNE, ci-devant du Grand Syndicat de la Puissance, informe respectueusement sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle a ouvert un Salon de Modes, au No 752, rue Ste-Catherine, où elle invite les Dames à venir examiner ses comptoirs déjà encombrés de tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait d'étoffes à Manteaux et de fournitures pour Robes et Chapeaux.

Des modistes de première classe, venues de New-York, assurent une exécution parfaite de toute commande qui lui sera confiée.

NOUVEL AVIS

Pour les personnes possédant la collection du *Magasin Pittoresque* (1re série, 50 vol.), l'administration a eu la pensée de réunir en un seul volume la Table des quarante premières années (1833 à 1872) et celle de dix années suivantes. Prix du volume contenant les deux Tables : Volume broché : 10 francs ; volume cartonné : 11 francs 50. Port en sus.

Bureaux : 29, Quai des Grands Augustins, Paris (France)

La plus grande vente à bon marché de la Saison

Réduction de 25 pour cent sur tous nos lainages, tels que Tweeds, Flanelles, Couvertes, etc., au

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

13563

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Mustarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Co

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTIMENTS DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

APRÈS une visite faite dans les diverses pharmacies de cette ville, nous avons

TROUVÉ

que la pharmacie ROBERT, nouvellement ouverte, au No 9, rue St-Laurent, était une pharmacie No

UN

et que son assortiment d'objets pharmaceutiques était supérieur à ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il est inutile d'avoir un

PORTEFEUILLE

bien garni, pour aller y faire ses achats, car les prix sont des plus raisonnables. Une attention soignée est aussi portée aux ventes, et les prescriptions ne sont remplies que par des personnes d'une longue expérience.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc., sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,
MONTREAL

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-guachetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.

\$100 DE RECOMPENSE

Cette récompense libérale sera donnée à chaque personne qui, étant atteinte de mal de tête, insomnie, maladie du foie, rhumatisme, dyspepsie ou constipation, prouvera qu'elle n'a obtenu aucun résultat sensible en buvant de l'EAU DE ST-LEON.

E. Massicotte & Frères, seuls Agents,

217, RUE ST-ELIZABETH

(Téléphone No 310 A)

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,

1489, Rue Notre-Dame,

ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den lste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.



LE MONDE ILLUSTRE,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal